Le plaisir de la contrainte

PIERRE-ANDRÉ MILHIT L'auteur sédunois sort un beau recueil construit à partir des nombres premiers. Un exercice de style motivé par la jubilation du stylo.

PAR **JOEL.JENZER**@LENOUVELLISTE.CH

CHRISTIAN HOFMANN

→ RÉSUMÉ: La poésie des pages est en miroir, de la tête aux pieds dans un exercice d'allers-retours qui redouble notre plaisir de lecteur. Les vers libres du poète géomètre répondent aux exigences des nombres premiers qui ne se réduisent qu'à eux-mêmes, nous laissant savourer les doubles sens et les paires de claques langagières. Un livre palindrome drôle, fantasque et riche de trouvailles.

Pierre-André Milhit le dit d'emblée, il n'a pas de message à faire passer à travers ses livres. Son quatrième ouvrage, «La couleuvre qui se mordait la queue», sortira le 20 mars – avec un vernissage prévu à la Ferme-Asile à Sion – et il sera une fois de plus le fruit d'une jubilation d'écrire.

Admirateur de Perec et de Queneau, l'auteur établi à Sion n'aime rien tant que se donner des contraintes dans l'écriture, histoire de jouer avec les mots au fil de ses poèmes. Ici, il a travaillé avec les nombres premiers, pour donner le nombre de mot de chaque poème, partant de 1, poursuivant avec 2, 3, 5… et allant jusqu'à 191, avant de revenir en arrière, composant ainsi un recueil symétrique, un vrai palindrome.

Pierre-André Milhit livre un joli recueil, avec pour thème commun aux poèmes, l'amour. «J'essaie de faire s'entrechoquer des images qui n'ont pas forcément de rapport entre elles, afin de créer un truc inattendu… J'aime jouer avec les mots, les doubles sens.»

> **“A l'intérieur du cadre établi, tu fais ce que tu veux, tu es libre.”**
>
> **PIERRE-ANDRÉ MILHIT**
> AUTEUR DE «LA COULEUVRE QUI SE MORDAIT LA QUEUE»

S'enfermer pour se libérer

Pour donner vie à ses poèmes, l'auteur s'impose toujours de manière volontaire des contraintes. Comme dans son recueil couronné de succès en 2015, «1440 minutes», dans lequel il s'était astreint à l'exercice périlleux d'écrire à chaque minute des 24 heures qui composent une journée. «Une grande folie!»

Si Pierre-André Milhit se met des contraintes face à sa page blanche, c'est pour mieux s'évader: «Ce concept donne un cadre établi. Cela enferme, mais à l'intérieur du cadre, ça s'ouvre, car tu fais ce que tu veux, tu es libre. Et, à la fin, ce cadre permet une certaine unité.» La poésie, l'auteur la vit de l'intérieur. «Il y a le rythme, les sonorités… Quand j'écris, j'entends, et quand j'entends, il me semble que ça sonne mieux. Et la poésie est comme une photographie: celui qui lit peut faire son scénario, se raconter sa propre histoire.»

S'il s'est essayé au roman, il dit avoir rapidement tourné en rond. «Un personnage doit durer et, moi, j'aime les textes courts.» On l'aura compris, Pierre-André Milhit, préfère le monde poétique. Un amour déclenché lorsqu'il écoutait la grande chanson française dans sa jeunesse. Le nouveau président de la Société des écrivains valaisans a pourtant l'intention de tenter l'aventure de l'écriture théâtrale.

Avec «La couleuvre qui se mordait la queue», l'auteur poursuit sa démarche créative, avec, en filigrane, le désir d'aller toujours plus loin, même s'il dit ne pas être un grand voyageur. «Avec le temps, il y a des faiblesses qu'on repère, on devient plus exigeant.»

Vernissage mardi 20 mars à 20 h 30 à la Ferme-Asile à Sion, avec Stéphane Métrailler au tuba. www.ferme-asile.ch

«La couleuvre qui se mordait la queue»
Editions D'autre part,
124 pages. En librairie le 20 mars.

POÉSIE

Prendre conscience que nous respirons

Le recueil de poèmes de Sandra Berthousoz, «Respirations», vient de paraître aux Editions Slatkine. L'ouvrage a nécessité dix ans de gestation. Le temps de sélectionner 52 poèmes et de les présenter dans un livre au format original – il est carré. Les textes sont illustrés par des peintures de Nicole Coudray et des photographies signées Stéphane Bruchez.

Pourquoi Sandra Berthousoz a-t-elle choisi ce titre, «Respirations»? «Je voulais vraiment partager cette impression de bulle. Que chaque lecteur prenne le temps de s'arrêter et de prendre conscience qu'il respire. Chaque texte est une bulle, une respiration, avec cette impression d'ouverture et de légèreté pour sortir du monde contraignant qui nous entoure trop souvent.»

Ici, pas de fil rouge ou de thème central qui relie les textes: les poèmes peuvent se lire dans n'importe quel ordre, selon le fil de ses envies ou son humeur. **JJ/C**

«Respirations», Editions Slatkine, 120 pages, 35 francs.

POÉSIE

Quand les mots s'échappent de la Toile

Valaisanne habitant Morges, Anaïs Carron a écrit de nombreux textes en prose poétique sur un blog d'écriture durant trois ans. Et, un jour, elle a eu envie d'imprimer ses textes sur du papier, histoire de les faire exister dans un vrai livre.

«La griffe», Editions Torticolis et Frères, 108 pages, 10 francs.

Le recueil «La griffe» est ainsi né. L'ouvrage, en format poche, comprend une sélection des poèmes qu'elle a livrés sur le blog, ainsi que des inédits.

L'auteure ne se lasse jamais d'observer ses semblables, ces corps qui passent, qui se frôlent, qui s'effacent. Ces corps vivants qui déjà semblent tiraillés par la mort, mais qui font face. Un instant du moins. Des textes taillés dans la chair, des textes aux odeurs puissantes, tannés aux intempéries de la vie.

Ce recueil est formé de trois parties: Brèves, Portraits, Episodes.

Anaïs Carron dit aimer les haïkus, la saga «Die Hard» et la brisolée – un sacré mélange! Dans ses textes, elle cherche à transcrire les sensations du quotidien, à les imprimer pour les conserver, comme un cabinet de curiosités où se côtoient le beau et l'obscène. **JJ/C**

POURQUOI LIRE VOTRE LIVRE, **ANNELYSE FAVRE-PELLAUD?**

«De merveilleuses rencontres»

Résumez votre ouvrage, «Tsehay, dans les pas d'une infirmière sur les routes d'Ethiopie», en une phrase.

Ce livre me correspond, dans le sens où il est difficile à classer. Il n'entre pas vraiment dans les catégories standards. Je le définirais plutôt par ce qu'il n'est pas: il n'est ni un témoignage de travail humanitaire, ni un récit d'aventures, ni un carnet de route, ni un guide de voyage. Tous ces genres, «Tsehay» les représente tous un peu, à sa manière, sans toutefois y coller strictement, dans un récit vivant de merveilleuses rencontres au fil des jours.

Quels mots reviennent le plus souvent dans votre texte?

Emerveillement, découverte, tolérance, surprise. Emerveillement face à une population prête à tout donner pour vous accueillir comme il se doit en dépit d'un quotidien souvent difficile. Découverte d'une culture humainement riche, très éloignée des représentations qu'on peut en avoir. Tolérance face à une autre manière d'être, de penser ou de vivre. Une surprise au quotidien.

Que gagne-t-on à lire votre livre?

On découvre un pays contrasté, multiculturel, riche en biodiversité, plurireligieux. C'est aussi le berceau de l'humanité, le fief du rastafarisme, ou le foyer des Falashas. Au fil des pages, on comprend mieux le fossé entre Nord et Sud, la difficulté de soigner avec peu de moyens. Mais on y fait des rencontres à tous les coins de pages, aussi drôles que surprenantes.

Quel best-seller se rapproche le plus de votre ouvrage?

«Tsehay» se situe entre «Le monde en stop, cinq années à l'école de la vie» de Ludovic Hubler et «Fleur du désert, du désert de Somalie à l'univers des top models» de Waris Dirie. A la fois une aventure et une expérience personnelle enrichissante qui débouchent sur un questionnement éthique ou philosophique.

Qui aimeriez-vous voir le lire?

C'est un livre tout public, divisé en chapitres courts et variés. Le lecteur curieux, emboîtera facilement les pas de «Tsehay», prénom que les lavandières de l'hôpital d'Addis-Abeba où j'ai travaillé m'ont donné, et qui signifie «soleil» en amharique.

«Tsehay, dans les pas d'une infirmière sur les routes d'Ethiopie», Editions A la carte, 290 pages, 34 francs. Disponible au Baobab à Martigny, A l'ombre des jeunes filles en fleur à Monthey et sur: www.payot.ch